

Platon, *Hippias mineur, Alcibiade, Apologie de Socrate, Euthyphron, Criton* [Œuvres complètes, t. I], Les Belles Lettres, Paris, 1980, 234 pp.

---

Platon (427-347) est le brillant auteur d'une trentaine de dialogues d'inégale longueur, qui portent souvent le nom du principal interlocuteur du «prince des philosophes», Socrate. Nous comptons donner un bref aperçu de chacun de ces dialogues, publiés en vingt-cinq volumes par Les Belles Lettres ; le premier en regroupe cinq de dimension plutôt modeste.

L'*Hippias mineur* (intitulé ainsi pour le distinguer du *Hippias majeur*, dialogue plus long, publié dans le t. II) développe le paradoxe surprenant selon lequel l'homme véridique et le menteur constituent en réalité un seul et même personnage. Cette idée est proprement hermétique : les philosophes écrivent selon le principe pythagoricien de la lettre Y, leurs discours instruisent les uns et trompent les autres. Notons aussi que Platon, comme il le fera souvent dans ses autres dialogues, s'appuie sur le texte d'Homère. La proximité du poète et du philosophe athénien mériterait une étude à part.

Dans l'*Alcibiade*, Socrate invite l'enfant terrible d'Athènes à d'abord tenter de se connaître lui-même avant de se mêler de politique, si son désir est vraiment de venir en aide à ses concitoyens.

«– Mon tuteur est meilleur et plus savant que Périclès, qui est le tien.

– Ton tuteur, Socrate ! qui est-ce donc ?

– C'est un Dieu, Alcibiade [...]. La foi que j'ai en lui est ce qui me fait dire que c'est par moi seulement qu'il se révélera à toi.» (*Alcibiade*, 124c)

«Il te faut d'abord acquérir toi-même de la vertu, et c'est aussi le devoir de quiconque veut gouverner et administrer non seulement sa propre personne et ses intérêts à lui, mais aussi sa ville et les intérêts publics.» (*Alcibiade*, 134c)

L'*Apologie de Socrate* contient non seulement la célèbre plaidoirie du philosophe accusé notamment d'athéisme et de corruption de la jeunesse, mais aussi les deux brefs discours qui font suite, l'un à sa condamnation, l'autre au prononcé de la peine de mort. Dans cet ouvrage, nous apprenons que l'oracle de Delphes le déclare le plus savant des hommes, ce que Socrate interprète en ajoutant : «en ceci du moins que je ne crois pas savoir ce que je ne sais pas» (*Apologie*, 21d) ; et aussi que, depuis son enfance, il est guidé par une voix divine «qui, lorsqu'elle se fait entendre, me détourne toujours de ce que j'allais faire, sans jamais me pousser à agir» (*ibid.*, 31d).

«Je vous le déclare : si vous me condamnez à mort, étant ce que je suis, ce n'est pas à moi que vous ferez le plus de tort, c'est à vous-mêmes. [...] C'est vous que je défends, car je crains qu'en me condamnant vous ne vous rendiez coupables de mésestimer ce que la divinité vous a donné. [...] En tout cas, vous pouvez vous convaincre que je suis bien, moi, un homme donné à la ville par la divinité : demandez-vous s'il est humainement possible de négliger, comme moi, tous ses intérêts personnels, d'en supporter les conséquences depuis tant d'années déjà, et cela pour s'occuper uniquement de vous, en prenant auprès de chacun le rôle d'un père ou d'un frère aîné, en le pressant de s'appliquer à devenir meilleur.» (*Apologie*, 30c à 31b)

«On me dira peut-être : “Quoi, Socrate ? ne peux-tu donc nous débarrasser de ta présence et vivre tranquille sans discourir ?” Voilà justement ce qu’il me serait le plus difficile de faire comprendre à quelques-uns d’entre vous. Si je vous dis que ce serait désobéir au dieu et que, par conséquent, je ne peux pas m’en abstenir, vous ne me croirez pas, vous penserez que je parle ironiquement.» (*Apologie*, 37e et 38a)

«Quant à l’avenir, je désire vous faire une prédiction, à vous qui m’avez condamné. Car me voici à cette heure de la vie où les hommes prédisent le mieux, un peu avant d’expirer. Je vous annonce donc, à vous qui m’avez fait mourir, que vous aurez à subir, dès que j’aurai cessé de vivre, un châtement bien plus dur, par Zeus, que celui que vous m’avez infligé. En me condamnant, vous avez cru vous délivrer de l’enquête exercée sur votre vie ; or, c’est le contraire qui s’ensuivra, je vous le garantis. Oui, vous aurez affaire à d’autres enquêteurs, plus nombreux, que je réprimais, sans que vous vous en soyez doutés.» (*Apologie*, 39c et d)

L’*Euthyphron* met en scène l’interlocuteur homonyme et Socrate, venus l’un et l’autre au Portique royal pour un procès criminel, le premier accusant son propre père d’homicide, le philosophe devant répondre aux accusations qui lui deviendront fatales. Puisque Euthyphron juge «impie» l’acte perpétré par son père, Socrate espère apprendre de lui en quoi consiste exactement la piété, afin de pouvoir mieux affronter ses accusateurs.

Enfin, dans le *Criton*, l’exécution de Socrate s’avérant imminente, son ami fortuné, disposant des moyens et des appuis nécessaires, fait une dernière tentative pour convaincre le philosophe de s’évader de la prison. Socrate résume les raisons pour lesquelles il repousse cette proposition ; le dialogue se conclut par les mots : «Laisse donc cela, Criton, et faisons ce que je dis, puisque c’est la voie que le dieu nous indique» (*Criton*, 54d).

---